

Ces laissés-pour-compte de la société québécoise du

XX^e siècle

Ghislaine Guérard, professeure agrégée
au Département de sciences humaines appliquées
de l'Université Concordia

•••

François Huot, chargé de cours au Département de
service social de l'Université de Sherbrooke

•••

Les animatrices du groupe d'alphabétisation
populaire Un Mondalire ont contribué
largement à la recherche qui a mené
au présent article. Il s'agit de
Gislaine Ratthé-Chartier,
Monique Bournival,
Manon Lalancette
et Nicole Leblanc.

Histoire et analphabétisme

Le présent article décrit une des dimensions révélées lors de l'analyse d'entrevues réalisées avec les apprenants et les apprenantes d'un centre d'alphabétisation : le lien entre leur histoire individuelle, leur histoire collective et l'histoire du Québec du XX^e siècle. Même si l'objectif principal de la recherche¹ était l'exploration des stratégies individuelles d'insertion sociale de travailleurs et travailleuses analphabètes, une réalité incontournable s'est faite jour : celle du caractère social et historique de l'analphabétisme. L'analphabétisme peut prendre bien des formes et trouver sa source en des endroits différents, mais il se situe toujours dans un contexte social. Notre recherche, tant par sa méthodologie que par ses résultats, a transformé des réalités individuelles en une réalité collective comprise et partagée par les 23 participantes et participants interviewés.

L'équipe de recherche a choisi une méthode d'entrevues semi-dirigées qui a permis de dévoiler l'histoire de vie de personnes âgées entre 22 et 73 ans. Il nous semblait essentiel de leur permettre de raconter l'ensemble des étapes de leur vie afin qu'ils puissent cerner ce qui était, à leur avis, à l'origine de leurs problèmes d'analphabétisme, ce qui les avait aidés ou ce qui leur avait nuï dans leurs efforts d'insertion sociale. Le questionnaire qui a servi de guide aux entrevues comportait trois thèmes majeurs :

- L'histoire de leur vie, de l'enfance à aujourd'hui ;
- Les difficultés rencontrées et les mécanismes d'adaptation ;
- La démarche d'alphabétisation.

Une fois les entrevues terminées, une rencontre a été organisée afin de présenter les résultats de la recherche aux participants et aux participantes. En plus d'apporter quelques s=s=>

*L'aide que les
enfants pouvaient
apporter aux travaux
de la ferme passait bien
avant la fréquentation
de l'école et devenait,
beaucoup plus que
la présence ou
non de difficultés
d'apprentissage,
un facteur
déterminant.*

éléments supplémentaires à ceux déjà mentionnés lors des entrevues, ils et elles ont manifesté leur intérêt pour une recherche qui leur montrait qu'ils faisaient partie d'une communauté dont les membres avaient bien des choses en commun. Ils ont aussi discuté de certaines questions, par exemple s'il était plus difficile d'être analphabète aujourd'hui qu'autrefois.

L'étude de récits biographiques ou autobiographiques de personnes analphabètes permet habituellement de découvrir la place qu'a occupée ce handicap social dans le déroulement de leurs vies. Cependant, l'accumulation et la juxtaposition de ces récits nous permettent d'aller plus loin et de mettre en évidence les liens entre ceux-ci et l'histoire du Québec. Elles nous permettent également de comprendre quels sont les liens entre les cas individuels des personnes qui se retrouvent dans différents programmes d'alphabetisation et l'évolution de la société québécoise, les transformations importantes que celle-ci a vécues, le changement des valeurs, l'histoire des institutions sociales ainsi que l'évolution des pratiques d'aide et d'intervention en milieu scolaire et en service social. En analysant les vies des personnes analphabètes qui fréquentent Un Mondalire², on voit le Québec rural des années

20 s'industrialiser et s'urbaniser peu à peu. On assiste à l'explosion de la Révolution tranquille et à la prise de contrôle de la société par la génération des *baby-boomers*. On constate finalement les conséquences de l'éclatement de l'État providence, des compressions budgétaires et des réductions de services.

C'est en recherchant et en mettant en évidence les éléments communs des histoires de vie des 23 participantes et participants que ces liens apparaissent. La réalité sociale du Québec a beaucoup changé pendant les 50 ans qui séparent les plus vieux des plus jeunes. Ce qui n'a pas changé, c'est qu'il y a toujours, à chacune de ces époques, des laissés-pour-compte : les pauvres, les handicapés et les « sans-parents³ ».

Nous présentons ici une histoire du Québec en quatre temps : la vie à la campagne à la fin des années 20-30, une enfance à Montréal à la même époque, la génération de l'Expo 67 et la génération « X ».

Une enfance à la campagne

Pour les participants les plus âgés, hommes et femmes, l'école est un privilège auquel ils n'auront pas eu accès ou du moins, pas très longtemps. En effet, à leur époque, l'école n'était pas obligatoire au Québec et ne le deviendra qu'en 1942.

Plusieurs participants et participantes, âgés entre 54 et 73 ans, ont passé leur enfance à la campagne. Ils vivaient en milieu rural et ont vu leur scolarisation limitée par les contraintes imposées par l'organisation de la société rurale. L'aide que les enfants pouvaient apporter aux travaux de la ferme passait bien avant la fréquentation de l'école et devenait, beaucoup plus que la présence ou non de difficultés d'apprentissage, un facteur déterminant. Même si certaines personnes affirment avoir présenté de telles difficultés, leur histoire demeure identique à celles d'autres qui disent ne pas avoir eu de problèmes d'apprentissage.

Maurice se souvient que sa mère ne savait pas lire et que même s'il n'avait pas de problèmes à l'école, il s'absentait souvent pour participer aux travaux de la ferme. Jacques parle de sa santé fragile, de sa timidité qui lui causait problème,

mais souligne également que l'école était à une distance importante de la maison. Jean-Jacques, orphelin ayant vécu en institution jusqu'à l'âge de sept ans, croit avoir été vendu à une ferme à cet âge. Il dit avoir fréquenté l'école pendant un an, sans difficultés majeures, mais par la suite, parle de son travail à la ferme, du lever au coucher du soleil. Il se souvient de ses dures journées de travail, alors qu'il n'avait que huit ans, mais ne se rappelle de rien d'autre et dit n'avoir jamais eu d'affection, n'avoir que rarement joué et avoir été privé de son enfance. Roger a vécu en institution jusqu'à l'âge de 10 ans où, pour lui, l'école demeurerait synonyme de cours de catéchisme. Il dit également avoir été emmené sur une ferme pour aller y travailler mais, contrairement à Jean-Jacques, il a été accueilli par une bonne famille qui le considérait comme un des siens. Hugues provient d'une famille nombreuse qu'il décrit comme analphabète et a peu fréquenté l'école. Rémi est demeuré en institution jusqu'à l'âge de 18 ans. Il se souvient du travail aux champs, d'avoir été gardé dans un sous-sol, mais il n'a aucun souvenir de l'école. Adèle et Louise ont vécu à la campagne ; les familles et les milieux de vie étaient pauvres. Adèle a connu une enfance heureuse, a fréquenté l'école jusqu'à 10 ans mais en a été retirée car sa mère avait besoin d'elle à la maison. Louise ne fréquentait pas l'école l'hiver car celle-ci était trop loin. Elle en a été retirée à 11 ans à cause de la maladie de sa mère. « L'instruction n'était pas importante pour les filles », affirme-t-elle.

Ces histoires font ressortir la nature de l'organisation sociale du Québec de l'époque. Une majorité de la population vit encore en milieu rural, et le travail agricole, qui demeure peu mécanisé, est l'occupation principale. On a besoin de beaucoup de main-d'œuvre, et de jeunes enfants contribuent à ces tâches dans leur milieu familial ou bien à la suite d'un placement en milieu substitutif. Le travail se situe à proximité des milieux de vie, de la maison, alors que l'école en est éloignée, et ce facteur contribue à l'absentéisme ou à la non-fréquentation de l'école. Le contrôle de la fréquentation scolaire, par des mécanismes législatifs ou bien par les pratiques de chaque école, n'existe pas encore.

Le dur labeur, dans un cadre domestique pour les fillettes et dans un cadre agricole pour les garçons, demeure la valeur importante de cette société. Les institutions et la religion ont joué un rôle déterminant dans la vie de beaucoup de participants et de participantes à la recherche. L'institution a contrôlé leur vie et a déterminé de leur avenir en fonction de ses valeurs (religion) et des besoins et priorités de la société (besoin de main-d'œuvre agricole). Les similitudes entre ces quelques biographies et celles des orphelins de Duplessis⁴ demeurent frappantes.

Ces enfants de la campagne vieillissent et peu d'entre eux participent au mouvement général de population de la campagne vers la ville, au développement urbain du Québec. Devant subvenir à leurs besoins économiques et souvent à ceux de la famille qu'ils fondent, c'est par le travail que leur vie prend son sens. On arrive en ville, on travaille fort et longtemps au même endroit.

Hugues travaille 30 ans au même endroit comme éboueur. Maurice travaille principalement dans le domaine de la construction. Il se fait même offrir un poste de contremaître, malgré son analphabétisme, et reçoit l'appui de ses parents. Jean-Jacques travaille 37 ans au même endroit, dans une entreprise de récupération, et acquiesce, 40 ans dans une raffinerie de métal, à longer l'œuvre pendant 34 ans dans les cuisines d'une institution du réseau public de services sociaux. Il prend sa retraite dans le cadre des programmes de départ du secteur public et ouvre ensuite un service de traiteur. Dès son arrivée à Montréal à l'âge de 15 ans, Adèle est engagée comme aide domestique ; Louise se retrouve en manufacture. Rémi, sorti d'institution à 18 ans, occupe des emplois intermittents, principalement dans le domaine de la restauration. Le travail occupe une place centrale dans la vie de ces personnes. Il est dur, souvent en usine, basé sur une capacité physique, mais s'avère également valorisant car il leur permet d'occuper une position sociale adéquate. Dans le cadre de leur travail en institution, Roger établit une bonne relation avec la clientèle de jeunes hébergés au centre d'accueil. Il partage son expérience de la vie et donne des conseils. <=>

Leur travail est jugé satisfaisant, on leur offre même des promotions et on valorise leur contribution. Le travail joue une fonction identitaire en ce sens qu'il permet la formation et l'entretien d'une identité sociale : je travaille à tel endroit depuis 20 ans. Ce soutien identitaire est fort et utile mais lorsqu'il disparaît, des problèmes surviennent. Une grève de deux ans se déclenche chez l'employeur de Jean-Jacques. Peu de temps après, il se trouve aux prises avec une dépression et doit recevoir des soins psychiatriques. Louise perd son emploi et souffre elle aussi de dépression. Dans toutes ces histoires, le travail donne un sens à la vie.

Une enfance en ville

A part leur enfance en milieu urbain, Julien, Rita, Albert et William ont des histoires de vie similaires à celles du groupe précédent, et qui se déroulent à la même époque. Ces participantes et participants sont âgés de 59 à 69 ans. Même s'ils ne commencent pas à travailler aussi jeunes que les personnes du groupe précédent, Rita et Julien arrivent sur le marché du travail à 14 ans et William, à 15 ans. Albert, quant à lui, commence à travailler à l'âge de 10 ans.

Julien vit son enfance dans la pauvreté même si son père travaille dans le domaine de la construction. Il fréquente l'école en première année, mais on l'oriente rapidement vers les travaux manuels. Il se rappelle avoir passé des années à construire des cabanes à moineaux. Il croit avoir souffert de dyslexie non diagnostiquée, mais affirme également qu'il lui était difficile de fonctionner dans des grands groupes de 25 ou 30 élèves. Il trouve des emplois réguliers qu'il occupe pendant de longues périodes, dans la construction maritime, puis en usine. Il affirme n'avoir jamais caché ses difficultés à lire ou à écrire au travail et avoir reçu un soutien important de la part de ses collègues. Après avoir trouvé un emploi dans le domaine de la couture, Rita devient une couturière hors pair et se voit offrir une promotion. William vit dans la pauvreté, est adopté par une tante et doit être hospitalisé pendant de longues périodes à cause d'un accident. Il dit avoir eu des difficultés d'apprentissage mais affirme également qu'il avait un ca-

actère difficile et quelquefois violent. Il se souvient d'une école où l'on était plus fort sur le ;atéchisme que sur les leçons. Il a toujours trouvé du travail : dans le domaine de la construction, dans les grands chantiers montréalais des années 50-70, en usine ou comme concierge. Albert passe son enfance dans une situation de grande pauvreté au sein d'une famille caractérisée par des problèmes d'alcoolisme et des déménagements fréquents. Souvent, il doit recommencer dans une nouvelle école. Il commence à travailler pour un boulanger à l'âge de 10 ans puis trouve un emploi dans l'agroalimentaire, qu'il occupera pendant 49 ans.

Encore ici, on doit parler d'un travail qui donne un sens à la vie, qui est souvent très dur physiquement, mais qui permet d'occuper une place dans la société. Les jeunes d'aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin, n'auront pas cette chance.

La génération de l'Expo 67

Un nombre important des participants et des participantes à la recherche sont âgés de 30 à 50 ans. Sociologiquement, dans le contexte québécois, ils sont identifiés à la génération des *baby-boomers*. Leur enfance, ainsi que le début de leur vie d'adulte, se sont déroulés dans une période de transformation rapide de la société : la nationalisation de l'électricité, la laïcisation du système d'enseignement, la mise en place d'un réseau moderne de santé et de services sociaux. L'objectif de ces transformations sociales était un peu d'éviter les situations vécues par la génération précédente, de moderniser le Québec. Ce que l'on constate plutôt, c'est une transformation des histoires de vie des analphabètes, une technocratisation progressive de leur problème.

Viateur vient d'une famille rurale de 15 enfants. Souffrant d'un trouble de la vision, il a eu de la difficulté à convaincre ses parents de l'existence du problème. Cela sera corrigé, grâce à l'intervention d'un professeur, mais trop tard : le retard scolaire accumulé est très important. Depuis maintenant 20 ans, Viateur travaille au même endroit. Conrad présente des problèmes d'apprentissage et de comportement à l'école. Il affirme qu'il faisait rire de lui en milieu scolaire.

Il veut maintenant donner toutes les chances à ses enfants et leur paie même l'école privée. Provenant d'une famille où l'alcoolisme perturbe la vie quotidienne, Jérémy souffre de problèmes d'apprentissage et fait son primaire dans une série de classes spéciales. À 13 ans, il est expulsé de l'école à cause de problèmes de comportement. Il occupe le même emploi depuis 33 ans. Mireille se souvient d'une école où ses problèmes de comportement la plaçaient dans une situation difficile. Elle se promenait d'une classe spéciale à l'autre : « Les moins bons des stupides... les déchets de la société. » Lors d'une rencontre d'anciennes élèves, une religieuse montre publiquement le bulletin où Mireille avait obtenu zéro. Déterminée et débrouillarde, Mireille travaillera surtout en usine où elle obtiendra un poste de contremaître. Lise voit sa scolarisation interrompue par la maladie. Après une intervention en orthophonie, elle recommence l'école à 10 ans, mais les problèmes de santé persistent. Elle n'a jamais travaillé et vit avec le même conjoint depuis qu'elle a 16 ans. Liliane n'aime pas l'école et redouble les niveaux à répétition. Natacha présente des difficultés à l'école dès la maternelle. Elle est envoyée dans ce qu'elle nomme des écoles spéciales, fréquentées par des enfants encore plus démunis. Au secondaire, à la polyvalente, elle dit avoir été placée avec les « attardés mentais ». Victime des pressions et des attaques du groupe, elle consomme de la drogue. Une maternité lui donne par la suite le courage de continuer. Lucie provient d'une famille où ses frères et sœurs auraient eu des problèmes d'apprentissage. Elle aussi sera envoyée en classe spéciale. Elle commencera à travailler à 22 ans.

Dans l'histoire du Québec, il s'agit d'une période de transition et de transformation. Pour les plus âgés de cette génération, les histoires de vie ressemblent un peu à celles de la génération précédente. Le travail y occupe une place importante et remplit ici encore une fonction identitaire. Pour les femmes, l'analphabétisme risque dans certains cas de les confiner à des rôles conjugués, comme celles de la génération précédente. Cependant, la création d'un réseau public d'éducation et de services sociaux amène

Cinquante ans après les orphelins de Duplessis, on se retrouve face à face avec les enfants de la DPJ.

progressivement des changements. Les enfants fréquentent l'école ; les obstacles auxquels a dû faire face la génération antérieure (éloignement, travail agricole) disparaissent progressivement. La Révolution tranquille se fixe comme objectif la scolarisation de tous et de toutes. Mais cela ne va pas sans difficultés. À travers les histoires de vie, on assiste à la professionnalisation des problèmes sociaux. On voit également le vocabulaire se transformer et les classes spéciales apparaître, de même que les notions de *problèmes de comportement* et de *troubles d'apprentissage*. Les analphabètes ne sont plus les mêmes. Auparavant, ils n'entraient pas dans le système d'éducation, maintenant, ils y entrent, y cheminent et en ressortent avec un sentiment d'échec encore plus grand.

La génération « X »

Trois participants à la recherche sont âgés de 22 à 26 ans. Leur vie se caractérise par d'importants problèmes d'adaptation familiale et sociale, par de nombreuses prises en charge institutionnelles et par une grande difficulté à se faire une place à soi dans la société québécoise. Cinquante ans après les orphelins de Duplessis, on se retrouve face à face avec les enfants de la DPJ⁵.

Steve est un enfant maltraité par sa mère. Il est placé en famille d'accueil de l'âge de 5 ans jusqu'à 11 ans. Il dit n'avoir jamais réussi à l'école car il se faisait battre. Le nouveau conjoint de sa mère l'adopte, mais à cause d'un problème chronique d'agressivité, Steve est arrêté pour une histoire d'agression et placé en détention. Présentement âgé de 26 ans, il vit en appartement supervisé et n'a pas d'expérience de travail. Pierre dit provenir d'un milieu =<*>

*L'analphabétisme
n'est plus un phénomène
généralisé, mais est associé
aux personnes et à leur
condition personnelle
ou familiale.*

criminalisé. À l'âge de 10 ans, il est adopté après une période d'attente de 6 ans. Rapidement, il est classé en cheminement particulier et change régulièrement d'école. Adolescent, il a un comportement agressif qui le conduit en centre d'accueil. Il assimile le langage institutionnel et se décrit comme MSA (mésadapté socioaffectif). Il occupe des emplois occasionnels l'été, mais vit encore en milieu protégé. René vit plusieurs déménagements et placements. Les services sociaux interviennent de manière soutenue dans sa vie. Il connaît plusieurs placements dans des familles, des foyers et des centres d'hébergement. Sur le plan scolaire, il redouble sa deuxième année et se retrouve rapidement en cheminement particulier. Il occupe de petits emplois irréguliers dans des bars.

La tendance notée plus haut se poursuit. Le système scolaire et social s'institutionnalise de plus en plus, et un peu comme dans le cas des orphelins de Duplessis, on retrouve de jeunes adultes qui sont des produits de cette institutionnalisation. Au point même que l'un de ceux-ci utilise le vocabulaire institutionnel pour se décrire. Cependant, les stigmates de cette institutionnalisation persistent à l'âge adulte, et la transformation et la complexification du marché du travail empêchent les personnes qui en sont marquées de se servir du travail (comme leurs aînés) pour donner sens à leur vie. Les travaux durs, manuels, peu spécialisés ont disparu, et le moindre emploi dans l'industrie des services nécessite un diplôme d'études secondaires. La marginalisation est désormais complète.

De l'individuel au collectif

Quelles tendances se dégagent de cette analyse des histoires de vie des participants et des participantes à la recherche ? Principalement, il s'agit du lien entre l'organisation sociale et les cas d'analphabétisme. Chaque époque produit ses analphabètes, et ceux-ci présentent des caractéristiques différentes. La modification des pratiques en milieu scolaire en donne un bon exemple. L'enfant non scolarisé d'avant la guerre devient un enfant marginalisé dans le système d'éducation. L'absence de débouchés professionnels pour les jeunes d'aujourd'hui, si l'on compare leur situation avec celle de leurs aînés, est un autre exemple de ces différences.

Au départ, l'objectif de la recherche était de découvrir les liens qui existent entre l'insertion sociale (particulièrement en ce qu'elle est reliée à l'emploi), l'estime de soi et l'ensemble des éléments qui jouent un rôle dans l'intégration de personnes analphabètes en démarche d'apprentissage. À la lumière de l'histoire de vie des participants et des participantes d'Un Mondalire, nous avons pu explorer ces questions. Et il est vite devenu évident que l'analphabétisme revêt plusieurs visages au fil du temps. Les plus vieux étaient analphabètes parce que le besoin de main-d'œuvre enfantine était plus important socialement que l'éducation des enfants. Et cela était encore plus vrai pour les filles. Même si ces personnes ont souffert à divers degrés de leur analphabétisme, celui-ci n'a pas fait obstacle à leur intégration sociale, pas plus qu'il ne les a empêchés de travailler, de se marier et d'élever une famille. La plupart d'entre eux ont travaillé plus de 30 ans pour la même compagnie et ont eu un mariage qui a duré tout aussi longtemps.

Même si l'analphabétisme n'était pas quelque chose dont on pouvait se vanter, il était tout de même assez répandu pour ne pas constituer un grand drame personnel, et la blessure psychologique liée au phénomène pouvait être minime. Les participants et les participantes de ce groupe conviennent cependant qu'ils ont eu des emplois extrêmement durs physiquement. C'était le prix à payer pour cette lacune dans leurs compétences. Les orphelins de Duplessis, eux, ont été grandement marqués psychologiquement par leur

expérience en général et leur analphabétisme. Pour l'un d'entre eux, Jean-Jacques, la blessure psychologique est grande et ne sera jamais vraiment guérie. Il aura travaillé toute sa vie, fondé une famille, il se sera bien intégré socialement, mais il n'aura jamais été vraiment heureux. Un autre des orphelins qui, lui, a passé la plus grande partie de sa vie en institution, n'a jamais vraiment pu travailler ou fonder une famille. Son intégration sociale reste minimale.

Au cours des générations qui suivent, l'analphabétisme devient une histoire de rejet de la part de la famille ou de l'école et d'intervention des systèmes scolaires ou sociaux. Familles d'accueil, classes spéciales, centres d'accueil, problèmes d'apprentissage, problèmes de comportements, piètre estime de soi, etc. L'analphabétisme n'est plus un phénomène généralisé, mais est associé aux personnes et à leur condition personnelle ou familiale. Pour les plus jeunes participants et participantes à la recherche, il est évident que le travail ne pourra jouer le rôle qu'il a eu dans la vie de leurs aînés, non seulement à cause du changement dans le marché de l'emploi, mais parce que ces personnes ont beaucoup plus de problèmes d'adaptation liés à leur expérience de vie.

Il est intéressant de noter que le cadre intime offert par des centres d'alphabétisation populaire comme Un Mondalire est probablement le meilleur milieu d'apprentissage pour ces personnes qui ne se sont pas senties intégrées, protégées et chéries, à la maison comme à l'école. Ce que les participants et les participantes révèlent sur les gains appréciables liés à leur démarche d'apprentissage et à leur intégration dans la communauté du centre nous permet de croire que ce cadre peut au moins leur permettre d'améliorer leur confiance en eux. Pour les plus jeunes, c'est en augmentant leur estime de soi qu'ils parviendront à se dénicher un emploi ou à s'en créer un. Ainsi, une des jeunes femmes ayant participé à la recherche a quitté l'aide sociale pour fonder sa propre entreprise. D'autres ont obtenu des promotions. Certaines et certains se disent beaucoup plus heureux. Le centre d'alphabétisation ne peut faire de miracles, mais il peut donner un coup de pouce indispensable pour évoluer, et ce, pas seulement en alphabétisation.

Cette recherche, par son approche et ses méthodes, a permis aux participants et aux participantes de s'approprier leur propre histoire et de réaliser qu'ils ne sont pas « seuls ». Que ce qu'ils ont toujours vécu comme une tare personnelle s'inscrit dans une réalité collective. Pour beaucoup, ce constat a amené une certaine « libération ». La recherche universitaire a pour but avoué d'accroître le savoir des « savants » et de leurs étudiants et étudiantes. Or, voici une recherche qui, par un effet pervers, a atteint un but tout autre : celui d'accroître le savoir et le bien-être de ceux et celles qui en étaient les sujets.

Ceci nous indique qu'une recherche avec des personnes vulnérables pourrait n'avoir pour seul objectif que de réconcilier ces personnes avec leur propre passé, de les amener à comprendre les liens qui existent entre leur situation et la situation sociale et collective d'une époque. Elle pourrait aussi amener cette collectivité à convaincre jeunes et moins jeunes de la nécessité de dénoncer ce criant problème social qu'est l'analphabétisme.



1. Subventionnée par les Initiatives fédérales-provinciales conjointes en matière d'alphabétisation (IFPCA).
 2. Un Mondalire est un groupe communautaire d'alphabétisation situé à Pointe-aux-Trembles, un quartier ouvrier de Montréal. La formation y est donnée dans de très petits groupes, dans un environnement qui ressemble plutôt à une maison privée qu'à une école. Le nombre de participants et de participantes peut varier d'une année à l'autre ; en 1998-1999, année de la recherche, il s'élevait à une trentaine.
 3. Par « sans-parents », nous entendons les personnes qui sont orphelines ou qui proviennent de foyers dans lesquels elles n'ont pas reçu les soins et la protection offerte par un ou des parents responsables.
 4. Dans le rapport du protecteur du citoyen, on définit les orphelins de Duplessis de la façon suivante : « Toute personne qui, avant l'âge de 12 ans, a été abandonnée par ses parents biologiques pour des raisons sociales, politiques et religieuses, et pour des motifs de décès d'un ou des deux parents, a été placée dans les crèches, orphelinats, institutions psychiatriques et autres logeant des orphelines et des orphelins, à compter des années 1930 à 1965. » (Daniel JACOBY, *Les enfants de Duplessis à l'heure de la solidarité*. Rapport du protecteur du citoyen, 1997).
- Des orphelines et des orphelins se sont retrouvés en institution psychiatrique parce que celles-ci étaient subventionnées par le gouvernement fédéral alors que les orphelinats devaient compter sur la charité des congrégations religieuses. Plusieurs enfants parfaitement normaux ont donc été classés « fous », « déficients mentaux » ou les deux. Et beaucoup ont été envoyés sur des fermes sur la base des mêmes arguments économiques.
5. Direction de la protection de la jeunesse.